

KLINKERT, Thomas (dir.), *Das Fremde im Eigenen. Die Übersetzung literarischer Texte als Interpretation und kreative Rezeption, S'appropriier l'autre. La traduction de textes littéraires en tant qu'interprétation et réception créatrice*, Berlin, Erich Schmidt Verlag, 2011.

Dans cet ouvrage, Thomas Klinkert réunit douze articles en français et en allemand qui éclairent le processus de la traduction littéraire et poétique, la tâche délicate du traducteur et le rôle prépondérant du récepteur auquel la traduction est destinée. Les réflexions théoriques, hélas parfois énoncées dans un langage inutilement abscons, sont illustrées par des exemples toujours précis, mais souvent relativement complexes, qui s'adressent à un public polyglotte averti.

Le traducteur est ici dépeint comme un créateur qui, confronté à des textes littéraires, ne se contente pas de transposer le texte d'origine dans sa langue maternelle. Il lui appartient de créer un second texte auquel il imprime sa marque et qui repose sur *son* interprétation, par essence subjective. Traduire impose donc un travail d'appropriation, d'adaptation et de (re)création. Le traducteur doit tenir compte à la fois du texte de départ et des attentes de son destinataire. Ce double travail implique une relation dialogique entre le texte, l'auteur, le traducteur et le lecteur du texte traduit (André Guyaux). La traduction doit contribuer au maintien de cette relation et de son aspect mimétique (Kai Nonnenmacher). Traduire consiste dès lors à savoir rendre l'implicite, à utiliser l'analyse grammaticale – sur un plan théorique (Stefan Pfänder/ Juan Ennis) – pour insuffler une nouvelle vie aux textes du passé. Cet acte suppose donc, en amont, un travail approfondi sur la langue du texte source. Dans une perspective altéritaire, il s'agit ensuite de comprendre « l'autre », sa sensibilité comme sa personnalité, qui rencontrent celles du traducteur, pour se montrer capable de créer des correspondances et de jeter des ponts entre le texte cible et le texte source (Kai Nonnenmacher), notamment en décelant l'intertextualité dont se nourrit le texte de départ. Le texte d'origine ressemble donc à un miroir à multiples facettes qu'il revient au traducteur de comprendre, d'identifier et d'interpréter pour pouvoir le transposer de manière satisfaisante dans une culture dotée de codes et de normes nécessairement différents. Dans la traduction d'un texte ancien, par exemple, il peut ainsi s'avérer nécessaire de moderniser le texte premier. Si ce dernier ne change pas, sa traduction, elle, évolue en s'adaptant à l'époque du traducteur, aux valeurs intellectuelles, morales, esthétiques ou encore herméneutiques du récepteur, afin qu'il puisse trouver accès au sens du texte traduit. La traduction présuppose, par conséquent, la recherche d'équivalents culturels (Fernand Hörner). Il apparaît effectivement complexe de traduire le ton ou la morale d'un conte, la traduction entraînant alors inévitablement une perte de sens – mais aussi la nécessité de sa transformation et de sa reconstruction par d'autres moyens. Le traducteur, réfléchissant sur les potentialités que recèle sa propre langue, accentue délibérément tel ou tel aspect du texte de départ afin que son

travail permette au lecteur de saisir le sens du texte source. On aura compris que le travail du traducteur repose sur une large part de subjectivité (Clara Fritz) : certaines idées se voient délibérément mises en valeur par lui, d'autres font en revanche l'objet d'une atténuation volontaire. Cette orientation de la lecture facilite certes la compréhension du sens par le récepteur, mais si ce dernier se fie dans son interprétation uniquement au texte traduit, alors son interprétation se situera nécessairement en décalage avec le propos inscrit dans le texte original. Traduire fait certes accéder le lecteur ne maîtrisant pas la langue de départ au sens général d'un texte, toutefois la traduction ne permettra jamais d'atteindre l'idéal de la fidélité sans failles au texte initial. Dans *Il faut bien traduire. Marches et démarches de la traduction. Traduire/ Übersetzen I* (Paris, Masson, 1994, p. 67), Philippe Forget précisait déjà à ce sujet, en référence à Elmar Tophoven, que la seule fidélité qui tienne en traduction, ce n'est pas la « fidélité au texte [...], mais du traducteur à ses propres conceptions et intentions. » Ainsi le traducteur doit-il rester modeste (RoTraud von Kulessa) et, si nécessaire, fournir un commentaire de sa traduction. Les paratextes (RoTraud von Kulessa) renforcent par ailleurs la relation triangulaire entre l'auteur, le traducteur et le lecteur.

Traduire étant compris ici au sens de « s'approprier l'autre », tous les articles réunis par Thomas Klinkert ont, directement ou indirectement, pour fondement le concept de « transfert culturel » forgé et théorisé par Michel Espagne et Michael Werner (*Transferts. Les relations interculturelles dans l'espace franco-allemand (XVIIIe-XIXe siècles)*, Paris, Éditions Recherche sur les Civilisations, 1988). La traduction, conçue comme « transfert culturel », implique de favoriser l'acceptation de nouvelles règles et la réactualisation des anciens codes pour rendre le texte accessible : elle repose sur la compréhension et l'incorporation par le traducteur de la culture étrangère présente dans le texte initial, la familiarisation avec la langue d'origine et son système de fonctionnement. Ainsi le travail du traducteur, « médiateur culturel » (RoTraud von Kulessa), présuppose-t-il un travail complexe d'historien, de grammairien, de sociologue et d'écrivain appelé à faire découvrir aux futurs lecteurs tout un pan de la culture – au sens large – d'un autre pays. Aussi les jeux tant sémantiques que phonétiques (Peter Kuon) jouent-ils un rôle central dans le processus de traduction. Jusqu'où la recreation indispensable à la traduction peut-elle dès lors aller ? Doit-elle s'appliquer à rendre le sens ou les jeux phonétiques ? Comment et jusqu'à quel point peut ou doit-elle traduire une esthétique (Christof Weiland, Giovanna Cordibella, Andreas Gelz) ? Si les articles n'apportent pas de réponse définitive et tranchée à ces questions, étant donné qu'une traduction dépend au fond de la perspective subjective adoptée par chaque traducteur, il apparaît toutefois que cet ouvrage témoigne de la complexité du travail du traducteur, auquel revient la tâche particulièrement délicate d'« actualiser » le texte source sans pour autant le dénaturer, tout en y restant dans une certaine mesure « fidèle » et en tenant compte des

différences culturelles qui séparent la langue et le pays de l'auteur à traduire de l'univers du récepteur.

Ingrid Lacheny